

Vladimir Ze'ev Jabotinsky



Yaakov Shavit

« **L'** Europe est nôtre. Nous sommes parmi ses premiers créateurs. Pendant dix-huit siècles nous lui avons apporté, proportionnellement autant que n'importe laquelle des grandes nations "occidentales". En outre, nous avons commencé à l'édifier bien avant nos débuts communs, et avant même que les Athéniens n'en posent les premières pierres. Les caractéristiques essentielles de la civilisation européenne : l'insatisfaction, la "lutte avec Dieu", l'idée du progrès, tout ce qui fait l'abîme entre deux visions du monde, qu'exprime l'antithèse de deux croyances, celle de l'âge d'or et celle de la Rédemption, l'idéal du passé et celui de l'avenir, ces caractéristiques, c'est nous qui les avons données à l'Europe bien avant que nos ancêtres ne fussent venus s'y établir : nous lui avons apporté la Bible sur un plateau d'argent. Et nous sommes en droit, peut-être plus que toute autre nation, de dire : la culture européenne est la chair de notre chair, l'esprit de notre esprit. S'éloigner de l'"occidentalité" pour adopter les caractéristiques de l'Orient, signifierait notre propre reniement. Je parle, bien entendu, de l'Europe morale. »

Cette déclaration, qui détermine non seulement l'appartenance historique des Juifs à l'Europe et à la culture occidentale, mais également la paternité juive de l'Europe, est de la plume de Vladimir (Ze'ev) Jabotinsky et parut dans *HaMizrakh* (« L'Orient ») en 1926. Elle peut sembler paradoxale, dans la mesure où Jabotinsky n'a cessé d'exhorter les Juifs à quitter l'Europe pour échapper aux dangers de l'antisémitisme, qu'il définissait comme la manifestation immanente à l'histoire européenne de la « loi de fer » de l'existence juive en diaspora. Cette ambivalence des relations entre les Juifs et l'Europe comme entité historico-culturelle exprime parfaitement d'une part l'ambivalence des relations que Jabotinsky lui-même entretenait avec l'Europe, et d'autre part le double visage de l'Europe tel qu'il se reflétait dans son univers intellectuel et politique.

Aucun dirigeant sioniste de la génération post-herzlienne ne fut, semble-t-il, plus « européen » que Vladimir Jabotinsky (Odessa, 1880-New York, 1940), dans son éducation, sa culture, sa vision du monde. Cette attirance

pour l'Europe, qui se reflète dans sa biographie, est également omniprésente dans les articles où il analyse l'identité européenne, ainsi que dans ses débats sur l'actualité politique.

Jabotinsky occupe une place considérable dans l'histoire du sionisme. Fondateur et dirigeant de l'organisation sioniste HaZohar, créée en 1925 et connue sous le nom de mouvement révisionniste (ou, selon sa propre dénomination, le « mouvement national »), cette formation constituait le plus important groupe d'opposition au mouvement sioniste officiel, à la Histadrout et au sein du *yishouv*. L'histoire du mouvement dans ses diverses branches – HaZohar, le mouvement de jeunesse Betar, l'Irgoun et le Herout –, tout comme celle de ses combats contre la politique de Chaïm Weizmann et contre l'hégémonie du mouvement travailliste, sont essentielles pour la compréhension de l'histoire du sionisme et de la communauté juive palestinienne. La personnalité de Jabotinsky a joué un rôle prépondérant dans la création du mouvement, dans sa physionomie et ses orientations, comme dans son évolution politique et sociale. La position qu'il y a occupée et son influence furent inégales. Dans une large mesure, il s'est identifié à son mouvement. Et son héritage spirituel a été considéré longtemps après sa mort comme l'armature idéologique de la droite sioniste.

Avant de devenir le dirigeant et l'idéologue d'un mouvement politique populaire, Jabotinsky fait partie de l'intelligentsia littéraire russe occidentalisée ; très jeune, il se fait un nom comme traducteur et comme correspondant pour des journaux russes en Europe. Il s'engage dans le sionisme dès 1903, en tant que membre actif de l'organisation d'autodéfense qui voit le jour à Odessa au lendemain du pogrom de Kichinev, et, excellent propagandiste, il devient l'un des chefs de file du mouvement sioniste russe. En 1906, il participe à la rédaction du programme d'Helsingfors (Helsinki), qui entend faire bénéficier les Juifs de Russie, définis comme minorité nationale, d'une large autonomie culturelle. Il est le porte-parole du mouvement à Istanbul de 1908 à 1910 ; mais lorsque éclate la Première Guerre mondiale, il se montre un fervent partisan de l'alliance avec la Grande-Bretagne, justifiant sa position, notamment, par la nette supériorité culturelle de l'Occident sur l'Orient. À Londres, il crée des unités juives ayant pour mission d'aider la Grande-Bretagne au Proche-Orient, surtout dans la conquête de la Palestine alors sous domination ottomane. Après la guerre, il s'installe à Jérusalem, où il prend la tête des groupes d'autodéfense juive lors des émeutes de la Pâque 1920 ; condamné à quinze ans de prison par un tribunal militaire britannique, il est libéré trois mois plus tard. Il est à cette époque une personnalité centrale de la direction sioniste, qu'il quitte pourtant en 1923 pour diverses raisons, et surtout parce qu'il est opposé à la politique, trop timide à son sens, de Chaïm Weizmann à l'égard des autorités du mandat britannique. En 1925, il fonde une nouvelle formation politique et reste jusqu'à sa mort le dirigeant d'un parti et d'un mouvement populaires, au nom desquels il entreprend des démarches diplomatiques indépendantes dans les capitales européennes. En

1935, après une longue succession de luttes dures et amères, il se dissocie de l'Organisation sioniste officielle, et crée la Nouvelle Organisation sioniste, qui subsistera jusqu'en 1946.

Selon les principes fondamentaux de la doctrine sioniste de Jabotinsky, il importe avant tout d'encourager l'immigration organisée en Palestine, afin d'y assurer une majorité démographique juive, condition *sine qua non* de l'édification d'un État juif indépendant. Pour permettre cette édification, il faut un « régime colonisateur » ; en l'occurrence, il est indispensable que les Britanniques contribuent à créer les conditions nécessaires à l'intégration des immigrants et au développement économique du pays. Il faut également un régime social et économique qui encourage les investissements privés et les initiatives individuelles, notamment en limitant la « lutte de classes » (c'est-à-dire en réalité le droit de grève) et en créant un organisme d'arbitrage des conflits sociaux. Le territoire sur lequel doit être décrétée l'autonomie juive (le foyer national) inclut selon lui les parties occidentale et orientale de la Palestine mandataire (les deux rives du Jourdain), d'une part parce que cette terre est la patrie historique des Juifs, d'autre part pour des motifs pragmatiques (la nécessité de trouver des territoires sans population arabe dense pour permettre une immigration juive massive). Or, le mouvement sioniste ne sera en mesure d'obtenir la coopération des Britanniques que s'il annonce clairement ses objectifs et fait pression sur leurs dirigeants. Jabotinsky témoigne de son « européenité » en soutenant que la Grande-Bretagne préférera avoir comme alliés au Proche-Orient les Juifs « occidentaux » plutôt que les Arabes « orientaux » ; de son côté, le mouvement sioniste a tout intérêt à se rapprocher des Britanniques plutôt que de tenter une « intégration » (utopique selon lui) au milieu oriental. Il s'agit d'exercer sur la Grande-Bretagne une pression politique et morale, non militaire. La « politique de la force » qu'il préconise doit s'exprimer par une coopération militaire judéo-britannique (la légion), ainsi que par le refus des compromis politique ou territoriaux quels qu'ils soient. Dans les années 1933-1935, Jabotinsky acquiert la conviction que l'accession des nazis au pouvoir en Allemagne et du régime nationaliste des colonels en Pologne met en péril l'existence même du peuple juif en Europe. Cette vision tragique influence sa politique qui, dès lors, cherche les moyens de mettre en œuvre une « évacuation » massive des Juifs d'Europe.

Les écrits de Jabotinsky – y compris ceux dans lesquels il traite de l'Europe et de son héritage – ne forment pas un système cohérent. Homme de grande culture, Jabotinsky n'est pas un philosophe, mais un dirigeant politique et un idéologue, dont les textes prennent souvent un tour polémique. On pourrait bien entendu essayer de faire la part entre sa dimension intellectuelle personnelle et sa dimension idéologique et engagée, soucieuse de trouver des solutions aux problèmes d'actualité ; ou encore entre l'idée qu'il se fait du futur État souverain et la façon dont il conçoit la société juive durant la période de transition – celle de l'implantation et de la formation du foyer national. Mais pour autant qu'il s'agit de son action politique, cette distinction est artificielle.

le ; en effet, ce sont essentiellement ses articles et discours à caractère idéologique, ou portant sur son programme politique, qui influent sur son mouvement et sur sa politique, et non ceux dans lesquels il évoque ses relations avec l'Europe, ou la richesse intellectuelle et culturelle de l'Europe. En politique, il est difficile de distinguer un programme à court terme d'un programme ou d'un idéal à plus long terme.

Pour les membres de son mouvement, aussi bien que pour ses successeurs et ses disciples, Jabotinsky n'est pas seulement un chef politique, mais un mentor et un prophète. Dans tous les domaines, sa doctrine fonde le *credo* des sionistes « révisionnistes ». Et pourtant, les relations du chef avec l'Europe ou l'influence de la pensée européenne sur sa vision du monde ne modifient en aucune façon leurs propres conceptions. Il y a une disparité profonde entre l'univers intellectuel personnel de Jabotinsky et l'univers intellectuel et spirituel de la majorité des membres de son mouvement, quelle que soit la génération à laquelle ils appartiennent. En témoigne son autobiographie (*L'Histoire de ma vie*) : « La personnalité publique et la personne privée appartiennent à deux domaines distincts... J'ai eu, et j'ai encore, des amis, des relations, des expériences, des souvenirs et traditions qui n'influeront jamais sur l'aspect public de ma fonction. »

Dans le monde sioniste, Vladimir Jabotinsky apporte des qualités exceptionnelles : il est journaliste, poète, romancier, traducteur (de l'hébreu et en hébreu), polyglotte, orateur talentueux et réputé, etc. Parmi ses opposants, certains éprouvent une profonde estime pour ces qualités, tandis que d'autres y voient au contraire le signe d'une absence de profondeur intellectuelle. Sa doctrine nationale a pris forme sous l'influence de l'expérience historique européenne, en Europe occidentale et orientale. Il est sensible à la tension interne entre nationalisme et libéralisme, entre État et nation, entre majorité et minorités nationales au sein d'un même État, et cette sensibilité suscite des réactions de sa part, aussi bien dans le contexte européen que dans celui de la société juive naissante en Palestine (et de l'idée qu'il se fait de cette société dans le futur État juif souverain). Sa doctrine nationale est née donc de ces tensions et de la volonté de les résoudre. L'expérience européenne moderne se reflète clairement dans les écrits de Jabotinsky sur la question nationale, et trouve une expression tout aussi claire dans son programme politique. Sa doctrine nationale et sociale reflète à la fois la situation européenne et l'opposition entre nationalisme et libéralisme dans le contexte sioniste palestinien. La culture occidentale et l'Europe, qui sont à ses yeux, nous l'avons vu, héritières du judaïsme biblique, sont pour lui les lieux mêmes du progrès de l'humanité. Sa critique de la culture et de la politique européennes ne fait jamais de lui un anti-européen, ni le défenseur d'un « judaïsme authentique et autonome » fermé à l'influence occidentale.

Cependant, peu de dirigeants sionistes se sont donné autant de mal pour montrer que l'antisémitisme est un phénomène psychoculturel indéracinable, logé dans l'âme de la civilisation occidentale (en Allemagne), ou né (en Polo-

gne) d'une situation démographique et économique particulière. Représentant parmi d'autres d'une tendance nommée « sionisme de catastrophe », il estime que non seulement les Juifs n'ont pas d'avenir en Europe, mais que leur existence même y est menacée. Cette position, à laquelle Jabotinsky est parvenu dès le début de son cheminement, à la suite des pogroms en Russie, se renforce considérablement au début des années 30, en réaction à l'arrivée des nazis au pouvoir en Allemagne et à la recrudescence de l'antisémitisme en Pologne après la mort du maréchal Pilsudski en 1935. En réaction à l'antisémitisme racial du régime nazi et à l'antisémitisme gouvernemental et populaire polonais, Jabotinsky élabore une théorie sur la double essence de l'antisémitisme européen, distinguant entre « l'antisémitisme des choses » et « l'antisémitisme des hommes ». Contrairement aux autres théoriciens de son mouvement, il ne voit pas dans l'antisémitisme d'Europe de l'Est, particulièrement de Pologne, le produit d'une haine antique d'essence religieuse, héréditaire et pathologique, mais la conséquence de la présence d'une population juive importante et économiquement compétitive ; à l'inverse, l'antisémitisme allemand, surtout après 1933, est à ses yeux l'expression d'une haine spirituelle pathologique, indépendante de toute compétitivité économique, et inhérente à la culture et à la société allemandes.

Pourtant, l'antisémitisme, de quelque nature qu'il soit, ne remet pas en cause son attachement à l'Europe. L'émigration massive des Juifs hors d'Europe est selon lui nécessaire autant pour guérir le continent de la maladie dont il est atteint que pour sauver les Juifs. Mais cette émigration n'est nullement destinée à les isoler des fondements de la culture européenne, pour les conduire vers un Orient rédempteur auquel ils seraient contraints de « s'intégrer », ni d'ailleurs à les ramener vers la religion. Si son anticléricalisme bien connu s'adoucît dans les années 30, c'est pour des raisons pragmatiques : il voit désormais dans la religiosité et dans la tradition des symboles et des valeurs nécessaires à l'époque moderne (essentiellement dans un contexte national). Mais il restera opposé à l'institution rabbinique et ne considérera jamais le judaïsme comme un système contraignant de commandements. Pour Jabotinsky, c'est précisément pour rester « européens » que les Juifs doivent quitter l'Europe et implanter l'esprit européen dans la société et dans la culture nationales qu'ils édifieront en terre d'Israël. (Cette conception avait déjà été esquissée par des intellectuels juifs nationalistes de la génération précédente, notamment par Herzl, puis reprise par d'autres sionistes de son époque). Cette culture nationale devrait être, selon lui, un mariage fécond et harmonieux entre la tradition juive et l'héritage européen.

D'un point de vue « européen », les écrits de Jabotinsky nous apprennent quelle image de l'Europe et de ses diverses cultures nationales se reflète dans l'œuvre d'un des plus importants dirigeants sionistes. Du point de vue de l'histoire du nationalisme juif et du sionisme, la lecture de ces écrits est un excellent moyen pour juger de l'influence qu'ont pu avoir sur la formation de ce nationalisme les événements historiques survenus en Europe, et les

différents courants intellectuels européens entre le XIX^e et le XX^e siècle. En ce qui concerne l'histoire du mouvement révisionniste, que Jabotinsky fonde en 1925 et dirigera jusqu'à sa mort, cette lecture est importante dans la mesure où, ce mouvement se situant à l'aile droite du sionisme politique, la question de ses rapports ou de ses affinités avec les partis de droite de la scène politique européenne moderne est un sujet de polémique idéologique et historique récurrent. De plus, la position de Jabotinsky et des révisionnistes sur l'avenir du judaïsme européen dans les années 1925-1939, sur la voie qu'il conviendrait d'emprunter, ou encore sur la politique des États européens face à la « question juive » et au problème d'Israël, aura été influencée dans une large mesure par la façon dont ils perçoivent l'Europe de l'entre-deux-guerres, notamment l'Angleterre, l'Allemagne et la Pologne.

Jabotinsky connaît à la perfection la culture occidentale, en laquelle il voit un système de valeurs humain progressiste (il est en cela l'héritier de la *Haskala* et de l'intelligentsia russe occidentalisée, dont il a fait partie dans sa jeunesse). Il est fermement persuadé, on l'a vu, que les Juifs (ou plus exactement le judaïsme, à travers la Bible) ont joué un rôle primordial dans la formation de l'esprit européen, croit dans la mission civilisatrice de l'Europe (l'Angleterre et la France) en Orient, pense que des liens étroits unissent les Juifs à la culture européenne, et est convaincu que la Palestine juive sera une tête de pont politique et culturelle européenne en Orient. Sa maîtrise de plus de dix langues européennes, qui s'exprime à travers ses traductions littéraires, de Dante à Edgar Poe (de l'italien, de l'anglais, du français, de l'allemand ou du russe), lui permet de pénétrer, mieux que tout autre dirigeant sioniste, au cœur de la culture européenne.

C'est à Odessa, qu'il décrira comme une ville cosmopolite, méditerranéenne, polyglotte et tolérante, et dans les salons de l'intelligentsia littéraire et politique russe occidentalisée, que, dans sa jeunesse, se forme son univers spirituel. Dès son plus jeune âge, Jabotinsky se familiarise avec la littérature, le théâtre et le monde intellectuel européens, et le registre de ses lectures est impressionnant par son étendue et sa diversité. Dès 1897, il commence à publier dans des journaux russes des articles sur des sujets aussi nombreux que variés. Durant ces années, il s'éloigne de la culture juive et hébraïque qui est en plein essor dans ce port de la mer Noire, et grandit, d'après son propre témoignage, « sans lien profond avec le judaïsme », qu'il ne connaîtra que plus tard et n'adoptera que très partiellement. En ce sens, Jabotinsky est un sioniste « post-assimilationniste », parvenu au nationalisme juif moderne non par la voie de la tradition, mais grâce à une rencontre complexe avec le nationalisme européen.

En 1898, Jabotinsky commence à étudier le droit à l'université de Berne, mais s'installe la même année à Rome, où il séjourne jusqu'en 1901. Il étudie auprès du philosophe et historien Antonio Labriola et du juriste Enrico Ferri, l'un des pères de la sociologie juridique : « Si j'ai une patrie spirituelle, c'est l'Italie davantage que la Russie [...]. Ma position face aux problèmes de la nation, de l'État et de la société s'est cristallisée durant ces années-là [...]. L'histoire de Garibaldi, les écrits de Mazzini, la poésie de Leopardi et de

Giuseppe Giusti, ont enrichi et approfondi mon approche encore superficielle du sionisme : d'un sentiment instinctif ils ont fait une doctrine. » Durant la brève période qu'il passe à Vienne (d'octobre 1907 à l'été 1908), ville qui est, selon ses propres termes, « une école vivante sur le problème des nations », il est influencé par les penseurs socio-démocrates autrichiens. Les citations qu'il fait dans un mémoire remis en 1912 à l'université de Jaroslav sur l'*Autonomie politique des minorités nationales*, montrent que son programme nationaliste est inspiré par des penseurs tels Otto Bauer, Victor Adler, Karl Renner-Springer et bien d'autres. Il se montre particulièrement attentif au problème des relations entre un pays et ses minorités nationales, ou entre les diverses nationalités au sein d'un même pays. Il trouve en Autriche un exemple de solution au problème des États multinationaux, dans le cadre d'une autonomie culturelle ; cet exemple et la distinction entre nationalité et citoyenneté le conduisent à penser qu'il n'y a pas en Russie de nation dominante, mais une mosaïque de nationalités, qui ont toutes droit à leur autonomie dans un cadre constitutionnel – autonomie qui devrait leur garantir l'égalité des droits et l'indépendance culturelle. On comprend mieux ainsi sa contribution à l'élaboration et à la formulation du programme d'Helsingfors en 1906, le programme des sionistes de Russie. Ce texte prend sa source en 1905, dans l'effervescence de la révolution russe, et s'appuie d'une part sur l'hypothèse optimiste que la Russie va s'orienter vers une monarchie constitutionnelle, d'autre part sur l'espoir que dans le cadre de la nouvelle constitution la minorité juive, qui ne possède pas de territoire, pourra, en tant que groupe ethnique et culturel, bénéficier d'un statut d'« autonomie personnelle » découlant de son caractère ethno-culturel. Dans ce contexte, il explique que tout mouvement populaire sérieux, international ou national, passe par un processus évolutif, au cours duquel on se livre à une analyse constante de la fin et des moyens, tout en se montrant prêt à des compromis.

Cela dit, dans l'univers culturel et intellectuel de Jabotinsky, on discerne différentes strates d'héritage européen, qui sont souvent source de contradictions internes : le romantisme national, hérité des penseurs nationalistes allemands et polonais, et la foi en un « nationalisme organique » ; et le positivisme, sous l'influence, entre autres, de la géo-anthropologie de l'historien anglais T. H. Buckle (1821-1862), qui décrivait le particularisme national non comme le fruit d'une volonté ou d'une conscience de soi collective, mais comme une réponse collective à l'environnement naturel qui modèle le caractère et la spécificité d'un peuple. On perçoit les traces de ces deux approches lorsque Jabotinsky cherche à expliquer comment se constitue une nation, et comment se forment son caractère et sa vision du monde. Il conçoit toute nation comme un organisme, ou, selon la terminologie de l'époque, une « race » dotée d'une personnalité collective et d'un psychisme particulier (*Besinnung* et *Volkgeist*), transmis de génération en génération. La géo-anthropologie positiviste lui permet surtout d'expliquer pourquoi la culture nationale du peuple d'Israël s'est constituée en terre d'Israël, et pourquoi sa

renaissance ne pourra avoir lieu que sur cette même terre. Mais il est influencé aussi par le positivisme russe, par le libéralisme et le nationalisme italiens, par la « psychologie des peuples » (*Volkerpsychologie*) de Moritz Lazarus, et par les écrits des théoriciens austro-hongrois. Sa doctrine libérale s'inspire notamment des écrits de John Stuart Mill et Thomas Green. Le marxisme et le matérialisme historique auront laissé également des traces, surtout comme défi intellectuel à relever.

Mais il est temps de regarder de plus près ce qui reste après tout l'essentiel de son héritage, le nationalisme.

Jabotinsky envisage le nationalisme sous trois angles : le nationalisme comme phénomène humain et historique ; le règlement territorial et juridique du problème national en Europe de l'Est et au Proche-Orient ; les relations entre nationalisme et régime politique.

1. Jabotinsky est parfaitement conscient de la difficulté de donner une définition globale et unique aux concepts de « nation » et « national », qui revêtent selon les peuples des caractéristiques très différentes. Il adopte le principe de von Herrnwitt dans son livre *Die Nationalität als Rechtsbegriff*, selon lequel l'essentiel est la façon dont se révèle et s'exprime la nationalité.

Le positivisme et le romantisme organiciste lui permettent de donner un fondement intellectuel à ce qui a débuté en réalité comme l'expérience d'une appartenance nationale commune. Le besoin d'une telle assise intellectuelle est né pour l'essentiel de la polémique conduite par Jabotinsky contre les partisans de la russification, qui estimaient qu'il n'y avait jamais eu de nationalité juive ou qu'il était vain – voire impossible – de redonner vie au peuple juif en tant que nation. Simultanément, il mène un combat contre ceux (autonomistes et bundistes) qui pensaient que le nationalisme juif pouvait se développer en Europe de l'Est, mais pas en Palestine. Dans cette polémique, il doit, comme d'autres sionistes, prouver que les Juifs sont une « nation naturelle », dont la renaissance culturelle et politique ne saurait se concrétiser que sur son territoire historique national, c'est-à-dire en terre d'Israël. Sur un autre plan, cette assise intellectuelle est destinée à alimenter le débat entre les nationalistes libéraux et leurs opposants religieux, c'est-à-dire à renforcer la légitimité de la vision du judaïsme comme culture nationale.

Jabotinsky considère donc le nationalisme, l'autonomie culturelle nationale ou l'indépendance nationale politique comme l'expression naturelle de l'essence des différentes minorités ; et pourtant, convaincu que la nationalité et le nationalisme conduisent presque nécessairement à une politique antijuive et à l'antisémitisme, il soutient que la situation des Juifs s'aggraverait s'ils demeuraient dans le cadre d'États nationaux. Pour cette raison, il se montre, par exemple, défavorable à la naissance d'une République polonaise indépendante, ce qui ne l'empêche d'ailleurs pas, une fois celle-ci créée, d'y voir un allié possible du mouvement sioniste. Il présente la Lettonie, l'Estonie et la Tchécoslovaquie du milieu des années 20 comme des oasis parmi les nations nouvelles : ces pays ignorent le fanatisme nationaliste et restent tolérants

envers leurs minorités. À l'opposé, la nationalité ukrainienne lui semble fondée sur le nationalisme et la xénophobie. Il écrivait en 1911 que son expérience de l'Europe occidentale lui avait appris que la classe moyenne ne pouvait être attirée par le pur libéralisme ; elle avait besoin, essentiellement comme réaction au communisme, d'un patriotisme réactionnaire ancré dans la haine de l'étranger.

Mais le nationalisme n'est pas seulement la conscience d'une appartenance et d'une identité, mais aussi une culture. Sur ce point, Jabotinsky adopte la conception positiviste-constructiviste, telle qu'elle s'est exprimée et concrétisée dans l'histoire des cultures russe et polonaise au XIX^e siècle : la culture nationale est une création planifiée. Idéaliste, il voit dans la conscience, l'idée, la volonté, l'intellect, le « génie », les forces créatrices à l'œuvre dans l'histoire (la volonté lui paraissant être un facteur décisif dans l'existence nationale). Mais il estime aussi que la conscience et l'idée doivent être institutionnalisées et se concrétiser dans l'ensemble des biens culturels nationaux : universités, écoles, maisons d'édition (publiant la littérature nationale et des ouvrages traduits), etc. L'amour de la patrie ne relève pas de l'inné ; il s'acquiert par l'éducation et la littérature. Toute nation est une entité en perpétuelle création. Comme exemple extrême Jabotinsky cite, dans un article de 1913, la constitution de l'Albanie en État national (notamment pour prouver que les Juifs peuvent, eux aussi, prétendre à une société fondée sur une culture nationale moderne). Dans quinze ans, écrit-il, il y aura en Albanie des lycées et une université, on y traduira *Faust* en albanais, on écrira des livres de physique en albanais, une littérature albanaise, de la poésie aux livres érotiques, un code civil albanais.

Une nation crée sa culture, et cette culture reflète et constitue son existence. En d'autres termes, Jabotinsky voit dans la nation, dès le début du siècle, une « communauté imaginée » bâtie sur un fondement historique solide, et il croit dans la force et l'importance d'une « tradition inventée » – non pas comme le produit d'une manipulation, mais comme reflet d'une volonté collective tournée vers l'avenir. La langue et la littérature sont selon lui les piliers de l'existence nationale. En s'appuyant sur son expérience européenne, il présente à de nombreuses reprises les enseignants et les écrivains comme les principaux fondateurs d'une nation. Il accorde une importance particulière à la culture de petites minorités ethniques, et pense que la force créatrice des groupes ou des individus ne saurait se développer de façon « authentique » que dans leur environnement culturel « naturel » : « Le champ de notre créativité se situe au sein du judaïsme. Nous sommes les serviteurs du peuple juif et ne souhaitons point d'autre maître. »

Dans le même temps, il ne voit pas dans cette authenticité culturelle le produit d'un génie autarcique. Au contraire, il souligne l'importance des influences culturelles. Le peuple russe s'est doté d'une culture nationale après avoir recueilli et absorbé durant près de deux siècles des influences venues d'Europe occidentale. Pour prouver la nécessité vitale de l'ouverture dans le domaine culturel, Jabotinsky cite en exemple les échanges culturels euro-

péens : « Toute création dans le monde s'appuie sur des fondements empruntés à d'autres. »

2. Dans le contexte européen, Jabotinsky distingue, dès avant 1914, le problème du territoire national de celui de la minorité nationale. Comme nous l'avons vu, la meilleure façon de résoudre le problème des nations en Europe centrale et orientale avant 1914 ne lui paraît pas être l'éclatement des grands empires, mais leur transformation en fédérations multinationales. Le partage de l'Europe en de multiples États nationaux lui semble impossible ; c'est pourquoi il défend l'idée de l'autonomie nationale (accompagnée des droits civiques auxquels toute nation peut prétendre), estimant que le patriotisme peut très bien réaliser son individualité dans ce cadre. Il suggère cette solution également au Proche-Orient avant le démembrement de l'Empire ottoman. Selon lui, les Arabes se situent encore « à la frontière entre l'état de nature et le début de la civilisation ». Pour franchir les portes de la civilisation, ils ont besoin de guides européens pourvus de l'autorité nécessaire. En effet, s'il estime que les peuples d'Europe centrale et orientale disposent déjà d'une identité ethnique et nationale bien définie, il pense que cette identité fait défaut à la majorité des peuples arabes, dont le développement culturel est selon lui insuffisant. Racisme ? Non : dans les années 20, il estime aussi que la maturité culturelle du *yishouv* est insuffisante pour fonder un État juif souverain en Palestine. Après la Première Guerre mondiale, la perspective se modifie, et Jabotinsky commence à débattre du caractère des nouveaux États-nations, de leurs relations avec les minorités juives présentes dans leurs frontières, et, dans le contexte proche-oriental, de la manière dont le mouvement sioniste pourrait favoriser une implantation juive organisée en Palestine et s'assurer du cadre territorial nécessaire.

Il convient également d'insister sur le fait que l'image utopique de l'avenir est ancrée chez lui dans une vision nationale libérale du « concert des nations », vivant en paix les unes avec les autres. Mais l'authentique libéral qu'il est se veut aussi un pragmatique, qui perçoit le monde comme une arène de confrontation inévitable entre les intérêts et les volontés des nations. Le XIX^e siècle, qui fut à bien des égards un « bon siècle », fut aussi un « siècle de déshonneur », un siècle d'impérialisme despotique, d'exploitation capitaliste et d'agressions expansionnistes. La première moitié du XX^e siècle est à ses yeux pire encore, du fait de la montée du communisme stalinien, du fascisme et du nazisme ; mais Jabotinsky reste malgré tout optimiste, espérant qu'il ne s'agit là que de déviations tragiques de la voie royale de l'histoire européenne, et que l'Europe « morale » et « esthétique » du XIX^e va ressusciter.

3. La théorie et la praxis européennes lui sont aussi une source d'inspiration dans ses débats sur la relation entre la création de l'État-nation et le régime politique et social qu'il se donne. Il est un fervent défenseur de la démocratie parlementaire, d'une société bourgeoise d'initiative privée et de l'État providence. S'il souligne dans de nombreux articles l'origine biblique de son programme social, il n'en demeure pas moins que l'influence des penseurs libéraux et du modèle de l'État providence occidental fonde sa pensée et son programme social. Individualiste, il veut un État minimal et exalte l'initiative

privée ; démocrate, il prône l'égalité des droits politiques et la tolérance religieuse ; mais, comme chez un autre grand libéral bourgeois, Theodor Herzl, on trouve chez lui des éléments coopératifs.

On le voit, l'attitude de Jabotinsky à l'égard de l'Europe ne manque pas de contradictions, fortement influencée qu'elle est par ses options politiques. En cherchant à convaincre les hommes politiques anglais que le sionisme est un allié digne de ce nom de l'Empire britannique et en insistant sur le caractère nécessairement « occidental » de la société juive et du futur État juif (notamment lors de la polémique qui l'oppose aux sionistes « orientophiles »), il confronte volontiers Occident et Orient – un Orient inférieur et sous-développé aussi bien du point de vue de sa technologie que du point de vue de ses valeurs. Les Juifs, affirme-t-il, n'ont rien en commun avec l'Orient ; et si les masses incultes ont des coutumes ou des lois ancestrales rappelant l'Orient, il faut « les en sevrer ». L'objectif du sionisme est ainsi, selon lui, de repousser les frontières de l'Europe jusqu'en Orient. L'« occidentalité » des Juifs européens n'est due ni à leur origine ni à leur rôle historique de cofondateurs de la culture européenne, mais simplement au fait qu'ils sont « des humains civilisés ». Pour Jabotinsky, l'Orient représente une culture qui ignore les libertés politiques, sociales et spirituelles, où la religion remplit un rôle hégémonique dans tous les domaines de la vie, où une mentalité fataliste et quêtiste va à l'encontre de tout progrès. L'Orient est symbolisé par le voile, le harem, le fanatisme religieux interdisant la liberté de conscience, l'organisation patriarcale tyrannique de la famille, la confusion entre l'Église et l'État. Cela dit, Orient et Occident ne constituent pas des caractéristiques organiquement déterminées, mais des qualités susceptibles d'évoluer. L'« Orient arabe » peut donc changer, et « un Juif civilisé émigre vers l'Asie exactement de la même façon qu'un Anglais civilisé émigre vers l'Australie : en emportant l'Europe avec lui, au fond de lui-même, et en continuant à développer la tradition européenne bimillénaire chère à son cœur, et qu'il porte en son sang, en terre d'Israël » (*L'Orient*, 1926).

Il croit donc également en la « mission culturelle » de la Grande-Bretagne en Orient, et n'émet presque aucune critique contre l'impérialisme britannique – si ce n'est lorsqu'il se demande pourquoi les impérialistes anglais soutiennent davantage les Arabes que les Juifs. Dans ses articles et ses entretiens politiques, il s'efforce d'expliquer aux décideurs et à l'opinion publique britanniques les dangers que le panislamisme représente pour l'Empire britannique, et comment celui-ci devrait s'y prendre afin de garantir la pérennité de sa domination au Proche-Orient.

Jabotinsky décrivait le XIX^e siècle européen comme un siècle fascinant, qui a vu naître la foi en des formules sacrées telles que liberté, fraternité, justice, indépendance des nations. C'était le siècle des « tempêtes et des bouleversements », le siècle de « Garibaldi, Gladstone, Lincoln, Mickiewicz, Heine,

Hugo, Leopardi, Nietzsche, Ibsen, Jaurès, et même Marx », écrivait-il en 1937 dans son article « La Révolte des anciens » ; un siècle qui glorifiait des valeurs telles que la liberté politique et la créativité sans entraves. À partir de la Première Guerre mondiale, il donne libre cours à une déception et une amertume croissantes. Il qualifie le ^{xx}e siècle de « siècle d'imposture », dans lequel « les camps de la réaction la plus noire s'organisent en une armée nombreuse et puissante ». L'alliance du patriotisme et du libéralisme se défait, et la société bourgeoise ne sait pas assurer sa propre défense et s'imposer à elle-même les réformes nécessaires, comme le ^{xix}e siècle a su le faire (réformes sociales surtout). C'est ainsi que sont nés les régimes totalitaires et que les foules, fascinées par le culte du chef, se laissent emporter par les courants du nationalisme et du fascisme. Le stalinisme et le fascisme sont pour Jabotinsky les manifestations de la barbarie totalitaire née de « l'épuisement » des valeurs du ^{xix}e siècle. S'il écrit peu sur le stalinisme, qu'il qualifie de doctrine réactionnaire, il traite abondamment du culte du chef et de l'aventurisme politique du fascisme. Dans une lettre datée de 1930, il décrivait ces tendances comme un processus inévitable né de « l'esprit du temps ». Ailleurs il écrivait : « Ce n'est pas là ma philosophie. Au contraire, c'est une philosophie que j'ai haïe toute ma vie... Non, ce n'est pas ma philosophie, mais celle de la réalité, à mon grand regret. »

Au fascisme italien il reproche surtout d'être antidémocratique ; quant au nazisme, il lui est apparu d'emblée comme un mouvement populiste et totalitaire, dont l'antisémitisme raciste constituait l'essence. Or, Jabotinsky passe lui-même aux yeux de ses adversaires comme un patriote romantique devenu au fil du temps le représentant de la théorie et de la praxis du fascisme dans le monde juif. Ces affirmations sont nées pour la plupart de la lutte politique amère et acerbe que se livraient le mouvement de Jabotinsky et ses opposants de gauche. Néanmoins, cette opinion fera des adeptes également dans la recherche historiographique, qui expliquera le passage du Jabotinsky libéral au Jabotinsky nationaliste, voire fasciste, par la nécessité (qui était aussi celle des chefs de mouvements populaires en Europe) d'obtenir le soutien de la petite bourgeoisie juive d'Europe de l'Est. D'autres avanceront que Jabotinsky savait qu'un régime libéral ne convenait pas à une société née de la colonisation, à laquelle convenait un régime débarrassé de la lutte des classes et encourageant l'initiative individuelle. Ses adversaires, mais aussi la plupart de ses disciples, ont passé sous silence son héritage libéral et humaniste. Et c'est ainsi que l'homme qui a jeté l'anathème juif sur l'Allemagne nazie et est devenu, tout au moins aux yeux des nazis, « le plus grand ennemi de l'Allemagne » dans le monde juif, qui a imaginé un programme d'émigration massive des Juifs hors de la Pologne après l'ère Pilsudski, craignant pour leur sort en raison de l'antisémitisme polonais, a pu être décrit par ses opposants comme un nationaliste polonais et comme un fasciste dans le sens européen de l'entre-deux-guerres, indûment « parachuté » dans le monde juif et sioniste.

Bien sûr, la place et le rôle de Jabotinsky dans l'histoire du sionisme, tout comme ses opinions nationales, sociales et politiques, ne peuvent être jugés

en fonction de ses seules relations d'amour-haine envers l'Europe. Pourtant, précisément en raison de l'originalité de ces relations, telles qu'elles apparaissent dans sa biographie, ses écrits et son action politique, il semble bien qu'il représente un phénomène unique au sein du mouvement national juif.

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

Yosef GORNY, *Zionism and the Arabs, 1882-1948 : A Study in Ideology*, Oxford, 1987.

Walter LAQUEUR, *Histoire du sionisme*, Paris, 1994, 2 vol.

Marius SCHATTNER, *Histoire de la droite israélienne. De Jabotinsky à Shamir*, Bruxelles, 1991.

Joseph SCHECHTMAN, *The Jabotinsky Story*, New York, 1956, 2 vol.

Yaakov SHAVIT, *Jabotinsky and the Revisionist Movement 1925-1948*, Londres, 1988.

- « Politics and Messianism : the Zionist Revisionist Movement and Polish Political Culture », *Studies in Zionism*, 1985, vol. VI, n° 2.

RENOIS

1881. 1897. 1917. 1933. Antisémitisme(s) moderne(s). Autonomie, autonomisme, diasporisme. Bauer (Otto). Ben Gourion (David). Culture hébraïque (la réinvention de la). Empire tsariste et Union soviétique. Force et violence (débat sur). Histoire et historiens. Intégration et citoyenneté : l'Europe des ethnies. Koestler (Arthur). Mythologie nationale. Sionismes. Utopies. Weizmann (Chaïm).